

Duc de LÉVIS MIREPOIX
de l'Académie française

Comte FÉLIX de VOGÜÉ

La
politesse

GUIDE DES BONS USAGES

Hachette

DUC DE LÉVIS MIREPOIX
de l'Académie française
COMTE FÉLIX DE VOGÜÉ

LA POLITESSE

SON ROLE, SES USAGES

SUIVI D'UNE
PHYSIOLOGIE DE LA POLITESSE
par le duc de LÉVIS MIREPOIX

La vérité est dans les nuances.

HACHETTE

© *Librairie Hachette*, 1969

**Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.**

AVANT-PROPOS

La première version de ce livre est parue entre les deux guerres et — sauf l'épilogue intitulé Physiologie de la politesse, que je m'étais diverti à écrire suivant une expression inspirée de Rabelais « en abstraction de quintessence » — a été rédigée en complète intimité de pensée, de nuances, de termes avec mon regretté ami Félix de Vogüé.

Si j'ai longtemps résisté aux instances de l'Editeur pour la faire reparaître, c'est qu'il me manquait la double pensée d'origine pour entreprendre la mise au point nécessaire.

Nous avons marqué, en 1937, le profond renouvellement introduit dans les habitudes de la vie par la conflagration de 1914-1918 et ses conséquences, et nous nous étions parfois arrêtés à des comparaisons rétrospectives.

Les usages ont-ils beaucoup changé depuis dix-neuf cent dix-huit à aujourd'hui? A bien y réfléchir, il apparaît que ces propos ont gardé leur signification générale et n'ont demandé, après un examen attentif, que des retouches de détails et non pas un remaniement profond.

Il reste que Félix de Vogüé demeure avec moi présent dans ce livre.

L. M.

AVERTISSEMENT

Tout est remis en question. Bien des gens avouent, avec une angoisse mêlée parfois de quelque volupté, qu'ils sentent vaciller tous les appuis. L'attrait du péril s'insinue dans les foyers. On aime à craindre. Or, quand la société chancelle, la vie de société dégage une saveur particulière.

C'est peut-être un instinct de conservation qui porte le « monde actuel » à se préoccuper de la politesse, comme d'une de ces valeurs de civilisation, d'autant plus précieuse, que la civilisation elle-même est plus gravement menacée.

Disons tout de suite qu'ayant à parler des usages de notre époque, nous ne nous attarderons pas en stériles regrets sur ceux d'autrefois. Cependant il nous a paru n'être point sans intérêt de donner, à l'occasion, une vue rétrospective des coutumes que les temps nouveaux ont peu à peu transformées.

La politesse, parce qu'elle reste toujours actuelle, doit garder sa force d'adaptation. D'excellents ouvrages ont témoigné de ce souci. Le sujet présente une telle multiplicité d'aspects, qu'il en reste toujours quelques-uns à décrire.

Le savoir-vivre est dominé par une loi non écrite, essentiellement vivante, supérieure à tous les essais de doctrine. On ne peut que s'en approcher. Loin de nous

la prétention de légiférer en cette matière fluide, en cette zone d'impondérables. Nous nous contenterons de chercher avec prudence ce qui peut être gardé d'une création continue qui est, comme celle du langage d'ailleurs, l'œuvre d'un peuple tout entier.

Sans doute y a-t-il des usages, des manières, que la politesse s'applique moins à édicter qu'à recueillir. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, de même que la grammaire est peu de chose au regard du style, de même les usages sont peu de chose au regard de la politesse qui les vivifie.

On peut imaginer à la rigueur qu'elle s'en passe momentanément. Prenons un étranger poli, arrivant dans un pays dont il ne connaît pas les mœurs. Après quelques malentendus, on verra bien que, s'il apparaît ignorant, il n'est pas incivil. Supposons, au contraire, quelqu'un qui, étant resté sourd aux inspirations de la politesse, se contenterait d'apprendre les usages par cœur, il n'arriverait qu'à se rendre insupportable.

Dans cette étude, le lecteur trouvera une sorte d'enchevêtrement de l'esprit de la politesse et de la lettre des usages. L'une anime les autres, sans lesquels, cependant, elle resterait à l'état de pure abstraction. Autrement dit, nous chercherons à montrer les applications de la politesse et même les conventions dont elle peut juger bon de s'entourer.

Ce n'est pas notre seul dessein. Et l'on ne nous tiendra pas rigueur si, au cours de notre route, ce sujet qui, beaucoup plus qu'on ne croit, touche à l'essence des rapports entre les humains, a entraîné notre regard vers des horizons plus souvent réservés aux seuls moralistes.

En effet, si l'un de nous, dans l'étude théorique jointe à cet ouvrage, a pu écrire que la politesse ne se confondait point avec la morale, il a toutefois laissé entendre qu'elle pouvait lui prêter appui.

En voici la preuve. Peu de gens étant vraiment capables

de s'élever à la hauteur du précepte évangélique : « Aimez-vous les uns les autres », la politesse a dit aux égoïsmes récalcitrants : « Ménagez-vous les uns les autres ».

Or, pour se ménager, il faut se comprendre. Et qu'est-ce donc, en définitive, que la politesse, sinon, dans la pensée de chacun, la représentation permanente d'autrui? Représentation qui peut être intellectuelle ou physique, suivant qu'il s'agisse de pénétrer la pensée d'un interlocuteur ou de respecter ses aises matérielles.

Disons-le tout net, cette représentation est à la base de la vie sociale. Elle procède, d'ailleurs, moins d'un penchant du cœur, que d'une position de l'esprit, grâce à laquelle il se fait plus de jour dans notre cerveau pour connaître nos semblables et nous comporter d'une façon profitable autant à eux qu'à nous-même.

Ayant placé, en épigraphe de ce livre, cette pensée de Benjamin Constant que la vérité se trouve dans les nuances, nous n'abuserons ni du mot, ni de l'idée de loi, qui ne conviendraient guère à la fluidité de notre sujet. On nous pardonnera, néanmoins, de retenir, comme précepte, cette représentation intellectuelle d'autrui, et de la laisser revenir, tel un « leitmotiv », le long de ces pages.

Quant aux usages eux-mêmes, le lecteur nous permettra d'en appuyer l'étude sur deux constatations générales, qui reviendront souvent aussi sous notre plume.

Les deux dernières grandes guerres ont tracé une limite dans le temps, au regard du savoir-vivre, comme de beaucoup d'autres éléments de civilisation. La nécessité du travail s'est imposée à tous avec une rigueur plus complète. Bien peu y échappent désormais. Si le bon ton pouvait être donné, naguère, et accepté des autres, par certains milieux de loisirs qui remplissaient ainsi une sorte de mission sociale, il n'y a plus, pour les générations actuelles, de milieux de loisirs.

A la vie de société était consacré, même par des gens

occupés, un temps beaucoup plus long, lequel aujourd'hui est absorbé par le labeur. D'où une modification sensible des usages. Et l'on peut dire que, si, avant guerre, ils étaient modelés plutôt par le loisir, ils sont aujourd'hui commandés par le travail.

D'autre part, quel qu'apparaisse le rôle de certaines traditions en cette matière, jamais la politesse, à proprement parler, ne fut privilège exclusif d'un milieu restreint; elle est, avons-nous dit, l'œuvre de tous. Et, de même que l'on trouve quelquefois au fond des campagnes de vieux meubles qui attirent l'admiration des amateurs d'art, on découvre dans les plus modestes foyers, et nous aurons l'occasion de le montrer, des exemples à transporter d'aise les plus raffinés amateurs de politesse.

Nous permettra-t-on, enfin, d'indiquer brièvement ici, en guise de plan, le chemin que nous nous proposons de suivre à travers les méandres de la politesse, des usages et plus généralement de la vie de société?

Notre première partie est un tour d'horizon qui nous permet de découvrir les aspects généraux de notre sujet et les manquements principaux à la politesse.

Appuyés sur ces considérations d'ensemble, et les exemples et anecdotes qu'elles nous auront suggérés, nous aborderons les manifestations privées de la vie de société, puis nous rechercherons comment l'on se comporte au dehors.

Et notre dernière partie sera consacrée à la famille. C'est dès l'enfance que l'homme reçoit la meilleur imprégnation du savoir-vivre et c'est au foyer qu'elle devrait lui être le mieux donnée.

PREMIÈRE PARTIE

TOUR D'HORIZON

CHAPITRE PREMIER

LA CONVERSATION

Pierre de touche du savoir-vivre. — « Ne forçons point notre talent ». — M. Renan et le général. — Prendre les gens comme ils sont. — Savoir se donner tort. — Ne pas trancher. — Anecdotes. — Conversations avec les femmes. — Réplique du grand Corneille. — La politesse pacifie les conversations politiques. — De quelques bons mots.

C'est dans la conversation que l'on reconnaît le véritable savoir-vivre.

Il est des gens qui s'expriment avec plus ou moins de bonheur et ce n'est pas là qu'il faut chercher la politesse, non plus que dans l'art de créer une atmosphère d'animation cordiale ou d'euphorie intellectuelle.

Les qualités d'*animateur*, si bienfaisantes à autrui, sont distinctes de la politesse, mais ne peuvent que gagner à se mouvoir dans son orbe.

Réduit à ses éléments essentiels dans la conversation, le savoir-vivre se caractérise par une heureuse harmonie entre l'aisance et la dignité, favorisée par le tact. C'est ici qu'il faut un peu d'intelligence. Les gens intelligents n'ont pas tous du tact. Mais nul n'est parfaitement poli s'il est sot.

Ici une nouvelle remarque s'impose. C'est manquer de tact envers soi-même et par incidence envers les autres,

que de désobéir à ce précepte posé par le bon La Fontaine :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

De même qu'il est difficile d'écrire simplement, est-il sans doute difficile de rester naturel en toute circonstance.

Ce qui est permis aux uns n'est pas permis aux autres. Cette remarque ne vise nullement la situation que l'on occupe, mais les dispositions naturelles.

Il faut donc être soi-même et qu'est-ce que cela?

Etre soi-même dans une société civilisée ne signifie pas, bien entendu, que l'on se livre à tous les instincts qui peuvent agiter un être humain. Etre soi-même, c'est montrer son caractère, c'est-à-dire la résultante de l'éducation et de l'expérience, venant s'intégrer à un tempérament.

Voici un exemple qui montrera comment chacun peut se comporter avec hardiesse ou réserve, en restant soi-même et en se permettant, ou ne se permettant pas, les audaces qui conviennent, ou ne conviennent pas, à certaines natures.

La légende, souvent plus vraie que l'histoire, rapporte qu'il y a bientôt un siècle, un général, connu dans Paris, autant pour sa bravoure dans les charges de 1870 que pour son esprit gouailleur, sorte d'enfant terrible du boulevard, était convié à un repas d'hommes en compagnie de quelques graves augures de la morale et de la politique.

Leur aspect doctoral faisait contraste avec l'air martial du fougueux cavalier, mais leur forte culture s'accordait avec le goût qu'il avait de l'intelligence.

Après avoir gravité autour de hauts sujets, la conversation en vint aux personnes et s'engagea sur un militaire

que notre général ne prisait point. Agacé des éloges décernés à son camarade par ces voix onctueuses, il leur opposa soudain la sienne, comme un coup de trompette.

Et, pour juger celui dont on parlait, il lui appliqua, sur ce ton personnel qui ne laissait point de surprendre, mais qui, parce que c'était lui, n'allait pas jusqu'à choquer, un de ces qualificatifs brefs et sonores dont on se sert dans les corps de garde.

Léger émoi...

M. Renan se trouvait parmi les convives. Sa charité malicieuse lui inspira d'alléger le silence.

Les mains croisées sur sa poitrine, d'une voix tout ecclésiastique, il fit doucement observer :

« Vous voulez sans doute insinuer par là, général, que votre camarade manque peut-être d'esprit critique. »

Ainsi parlant, le doux écrivain, l'insaisissable philosophe, qui devait à ses maîtres du séminaire cette onction des manières, montrait qu'il restait lui-même, tout en admettant la rudesse de tempérament qui ne lui était point familière.

La conversation est un jeu, comme une danse de l'esprit, où il faut savoir changer de place et prendre celle de son vis-à-vis.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il nous faut ici revenir à la représentation d'autrui et donc, s'efforcer, sinon d'être agréable au prochain, du moins de ne pas lui sembler importun.

Il convient de ne paraître ni trop bref, ni trop long. Lorsqu'on est trop bref, on peut avoir l'air cassant. Quant aux trop longs monologues, si l'on pouvait être tenté de les tenir, il suffirait de songer au peu de plaisir qu'on aurait à les entendre, à moins que le causeur ne fût un virtuose.

Il faut prendre les gens comme ils sont, et non comme

on voudrait qu'ils fussent, parler à chacun sur le sujet qui l'intéresse, du ton et dans la limite de temps qui lui conviennent.

Si vous êtes très au courant d'une question, ayez l'apparence d'apprendre des autres ce que vous connaissez à fond. Et lorsque votre interlocuteur, s'aventurant, énonce des hérésies par trop marquées, secourez-le sans le reprendre.

Il n'est même pas mauvais de savoir se donner tort, quand, par exemple, on ne veut pas convaincre publiquement d'erreur quelqu'un à qui on doit le respect, ou jeter un inférieur dans la confusion.

On rencontre aussi des cas où l'on se refuse à engager le fer parce que l'on considère que l'adversaire n'en vaut pas la peine.

Un homme d'expérience et d'esprit disait : « Quand je me trouve avec quelqu'un dont je n'estime point l'intelligence, je me range immédiatement à son avis. »

Utile précepte : avec des gens à la fois bavards et péremptoires, ne discutez jamais.

Encore ne faudrait-il pousser cette condescendance apparente jusqu'au point où elle prendrait la forme d'un mépris ostensible.

**

Poursuivant ces quelques remarques, retenons cet avis d'un causeur brillant qui conseillait d'éviter les citations, à moins qu'elles ne fussent très courtes, et qui disait : « que la culture se laisse deviner, sans s'imposer. Qu'il ne faut pas donner trop d'explications à moins qu'elles ne soient demandées ». Combien a-t-on pu admirer, par la modestie de leur ton, certains hommes, ayant tenu les plus hauts emplois, qui semblaient toujours prendre l'avis du moindre interlocuteur.

A plus forte raison, un être jeune ne devra-t-il jamais *trancher*. Si ce ton est rarement supportable de la part des hommes les plus éminents, il est intolérable dans la jeunesse.

Cela ne veut d'ailleurs nullement dire qu'il faille, de parti pris, lui interdire la fraîcheur et la spontanéité de son expression. Les gens de goût savent bien que s'ils la rebutaient trop, on pourrait voir, en cette attitude, comme une secrète jalousie des biens qui paraissent les plus chers au moment où on croit les perdre.

Nous parlerons plus loin des inconvénients de l'indiscrétion. Rappelons pour le moment que, s'il est des questions qui ne sont pas indiscrettes à poser, donner à un entretien une forme perpétuellement interrogative n'est simplement que du mauvais goût.

L'interlocuteur, ainsi cerné, se voit en quelque sorte reporté à l'époque où il passait des examens, et il serait en droit de ne point avoir la même patience qu'en ce temps-là. « Je suis, sans doute, très indiscret de vous demander cela », disait un causeur à un homme d'esprit. « Il n'est pas indiscret de me le demander, — répondit-il — mais il serait indiscret, de ma part, de vous répondre. »

La politesse n'oblige pas seulement celui qui parle, elle oblige aussi celui qui écoute. Il doit toujours paraître attentif à ce qu'on lui dit. Il existe tout un art d'être distrait sans le montrer.

Un autre, non moins difficile, est de placer sa réponse dans le moment de pause, sans couper la parole au causeur.

La civilité puérile et honnête enseigne qu'il faut s'excuser d'une interruption faite en un moment mal choisi.

Deux causeurs célèbres avaient coutume de se rencontrer à la même table, chacun fort prisé, et tous deux désireux de se faire écouter.

L'un, sachant fort bien que la bienséance lui interdisait de couper la parole à l'autre, saisissait le moment

où cet autre portait le verre à ses lèvres pour se substituer à lui dans la conversation. Le rival ayant découvert la ruse, la prévint tandis qu'il buvait, en faisant signe de la main, qu'il n'avait pas fini de parler.

*
**

Il y a une espèce d'hypocrisie nécessaire, et comme respectueuse, dans la conversation avec une femme. La nature étant ce qu'elle est, vous n'empêcherez pas l'homme de chercher à exercer son pouvoir, et la femme sa séduction.

C'est un débat toujours intéressant, souvent difficile, et qui doit rester agréable. La suffisance masculine, toujours de mauvais ton et souvent maladroite, est odieuse à la femme.

Dans la conversation la plus moderne, d'où quelque impertinence de bon goût n'est pas exclue, doit toujours discrètement se maintenir un peu de cette tradition de la chevalerie française, qui accorde sans affectation à la gent féminine, un hommage qui n'est pas une abdication.

Mais le respect de la femme n'interdit pas à l'homme de défendre sa propre dignité, quand elle lui paraît oubliée par son interlocutrice. Un homme bien élevé a parfaitement le droit, sans excéder certaines limites, de relever une insolence féminine.

Un fier exemple nous en est donné par le grand Corneille, dans les vers que voici, adressés à une coquette qui avait paru se moquer de lui.

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il faut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

**

La conversation sur des sujets politiques, étant celle qui dégénère le plus souvent en dispute, appelle quelques remarques particulières.

Caran d'Ache, en un dessin célèbre, tracé au temps d'une *affaire* qui divisa si fort les Français, montre une salle à manger dans un désordre évoquant un petit champ de bataille, avec cette légende :

« *Ils en ont parlé.* »

Salutaire avertissement pour ceux qui ne prennent pas garde que la conversation politique porte un ferment de discorde. Même dans le cercle habituel où vous pensez rencontrer des opinions conformes à la vôtre, n' imaginez pas trop vite que votre interlocuteur pensera nécessairement comme vous. Sous un même toit, des gens unis par un fonds commun de traditions, peuvent se grouper en des familles spirituelles différentes. L'histoire de la France, depuis la Révolution, le démontre surabondamment.

Que de foyers, dont les membres, si unis par ailleurs, reflètent les penchants divers qui se partagent les esprits!...

Bien souvent, ce n'est pas nous qui choisissons nos convictions, ce sont nos convictions qui nous choisissent, parce que, bien souvent, c'est notre tempérament qui nous les impose.

Par le fait même que la politique soulève si facilement un élément passionnel chez l'être et l'entraîne jusqu'à une sorte de désarroi physiologique, elle demande, en bonne compagnie, à être abordée à pas feutrés.

Si elle conditionne la vie, surtout dans les temps d'inquiétude et de recherches, elle n'est certes pas toute la vie, et l'on ne saurait prendre une réunion amicale et intime pour une conférence publique et contradictoire. Les gens se retrouvent en société pour détendre leur esprit, et non pour enfiévrer leur nature. La politesse doit intervenir le plus possible, et c'est là une de ses grandes utilités, comme agent de pacification sociale. Grâce à elle, le maniement des doctrines et des passions qu'elles nourrissent, deviendra plus agréable et plus léger. Ce n'est pas faire de tort aux idées que de leur donner des ailes

pour s'élever avec souplesse au-dessus de la mauvaise humeur.

*
**

Quelque objet que se donne la conversation, et qu'elle soit particulière ou générale, elle devra son climat le plus favorable à un mot d'esprit. Un trait jeté à propos disperse les nuages et, selon les cas, apaise, ranime, éclaire.

Un jour, dit-on, Madeleine Brohan tenait cercle au foyer de la Comédie-Française, en présence du maréchal Canrobert.

Cette grande actrice, habituée à tous les triomphes, avouait que les soirs de *première*, elle avait toujours peur.

Et, comme elle prononçait ce mot, Canrobert, penchant la tête, disait d'un air incrédule :

« Peur... peur... »

Elle sonne et interpelle l'huissier :

— Apportez un dictionnaire à M. le Maréchal, je viens d'employer un mot qu'il ne connaît pas.

A la fin de sa vie, la même artiste habitait un appartement situé au cinquième étage. Il n'y avait pas encore d'ascenseur.

Un vieux soupirant lui conseillait de déménager, se plaignant d'arriver chez elle tout essoufflé.

— Mon cher, lui répondit-elle, à mon âge, c'est le dernier moyen que j'ai trouvé pour faire encore battre le cœur des hommes!

*
**

La coutume d'un de ces dîners, célèbres en leur temps, où régnait en maître le souci de la conversation, voulait que l'hôtesse veillât à ce qu'un sujet indiqué à l'avance fût traité spécialement par un convive, sorte de rapporteur.

Pendant le cours du repas, un écrivain célèbre fit mine d'interrompre. Un geste aimable, mais impérieux, de celle qui présidait l'arrêta. Et il demeura muet.

Au dessert, il fut prié de faire entendre les observations qu'il avait voulu présenter.

— Je désirais simplement, dit-il, redemander des petits pois!

**

Alexandre Dumas fils déjeunait chez une maîtresse de maison, réputée pour le goût qu'elle avait de choisir ses convives parmi les hommes d'esprit. Comme il se montrait taciturne, celle-ci le reprit en ces termes :

— Quand on invite un aussi brillant causeur que vous, monsieur Dumas, ce n'est point pour demeurer témoin de ses silences.

Et Dumas, avisant un colonel d'artillerie qui se trouvait en face de lui, de répondre :

— Si chacun doit faire ici le bruit de son état, madame, je demande que monsieur commence par tirer le canon!

De telles réussites confèrent à un causeur la maîtrise d'une réunion. Il n'a plus à s'enfermer dans aucun précepte. Et l'on aime à voir s'affirmer son originalité, plus encore qu'on ne la redoute.

Certaines répliques, restant, par la force même de l'esprit qui les inspire, sans réponse, rendent la conversation pareille à un champ de bataille où l'on fait silence autour du vainqueur!

CHAPITRE II

QU'EST-CE QUE LE MONDE?

Sa définition. — Les divers courants qui le composent. — Avant-guerre, Après-guerre. — La place grandissante du travail. — Fusion des élites.

Au regard de la vie de société, l'on convient d'appeler le monde, par abréviation et quelquefois par vanité, celui où se conservent les traditions d'étiquette et où les bonnes manières sont censées être le plus en honneur.

En vérité, sans vouloir faire ici un historique qui nous entraînerait trop loin, on peut dire que, de la fin du XVIII^e siècle, au commencement du XX^e, la société se composait de plusieurs *mondes*, par exemple : ceux de la Cour, de la Magistrature, des Lettres, des Arts, du Théâtre, des Capitales provinciales, de Paris, bien d'autres...

Des traits communs de courtoisie les apparentaient, mais ils conservaient chacun leurs usages propres et leur physionomie particulière.

L'on discernait ainsi, nous permettra-t-on de dire, des *courants*, plus ou moins séparés, et qui aujourd'hui se rejoignent plus fréquemment, pour former un vaste ensemble, groupant les élites, c'est-à-dire les gens les plus représentatifs, en toutes les formes passées ou présentes, de l'activité sociale.

A propos des représentants du passé, notons un fait particulier. Sans doute ne leur contestera-t-on pas les quelques services qu'ils ont pu rendre à la vie de société, à travers les siècles; mais, dès le lendemain de 1875, c'est un fait d'histoire sociale que la plus grande partie d'entre eux ont mené, sous la pression de certaines circonstances plus ou moins indépendantes de leur volonté, une existence d'émigrés à l'intérieur, assez peu aérée, fréquemment refermée sur elle-même. Cependant on accordera que, si ce groupement avait été tenu à l'écart de la vie publique, il gardait un prestige, celui de l'élégance.

*
**

Vint la guerre de 1914. Elle réunit dans les tranchées des hommes de toutes les opinions, de toutes les classes et de toutes les provinces, tandis que, dans les hôpitaux, le même événement rapprochait les femmes au chevet des blessés. Fait considérable pour l'historien des mœurs! Beaucoup de barrières qui avaient été renversées ne devaient pas être relevées. De plus en plus *les mondes* allaient être obligés de recourir à des vues communes, et par conséquent à des usages semblables.

En outre, et qui s'en plaindrait, l'activité laborieuse devenait le lot de tous les hommes et les conditions du travail moderne les mêlaient les uns aux autres.

Voilà où réside pour le moraliste, le sociologue ou simplement celui qui cherche où vont les usages, le grand intérêt des temps actuels. Les vieux prestiges s'allient aux prestiges nouveaux, de nouveaux problèmes se posent, de nouvelles élites s'imposent et, par conséquent, de nouvelles difficultés doivent être résolues. Il importe de se mouvoir, dans la vie de société moderne, à travers des tendances complexes, et de tenir compte à la fois, si l'on nous permet cette expression, de certaines imperméabilités, de certaines

caractéristiques des milieux, des professions, des régions, comme d'un désir de rencontre et de collaboration.

Tous ces problèmes se résolvent peu à peu et comme d'eux-mêmes. Si l'on trouve quelque consolation à le dire, on doit reconnaître, tandis que la politique oppose les hommes, que la vie de société maintient entre eux une harmonie heureuse.

Il résulte de cet exposé que, la vie mondaine ne pouvant plus être l'apanage de gens peu occupés, encore que cette observation n'ait jamais été complètement vraie, on devrait peut-être remplacer aujourd'hui ces termes de *vie mondaine* par ceux de *vie sociale*. En effet, il ne s'agit plus d'isoler le simple agrément des manières, mais de l'étendre à toutes les manifestations de l'activité générale.

CHAPITRE III

RÉUNIONS DE JEUNESSE

*Rythmes nouveaux. — Anecdotes rétrospectives.
— La revanche des bonnes manières.*

La jeunesse ne se soucie guère d'enfermer les usages dans un moule traditionnel. Elle aurait même tendance à le briser. Il suffit de la regarder vivre à un rythme précipité, pour se rendre compte du chemin qu'elle a parcouru en cinquante ans. Se demande-t-elle d'ailleurs bien précisément où elle va? Saurait-on lui tenir rigueur de l'incertitude de sa marche, si l'on considère à quel point sont menacées les vieilles notions de sécurité, d'ordre, d'établissement! Et faut-il alors s'étonner si, dans les rapports de société et, spécialement dans les réunions de jeunes gens et de jeunes filles, tant de vieux usages ont été emportés comme par une rafale?

Faire la cour ne signifie plus grand-chose. On est direct, brutal, peut-être plus sincère. Le tutoiement a presque toujours remplacé le *monsieur* et le *mademoiselle*. A peine s'est-on vu deux ou trois fois, que l'on s'appelle par son prénom.

Les conditions économiques elles-mêmes ont contribué à la simplification et, par conséquent, à une plus grande liberté.

Les familles ne confient plus leurs filles à une gouver-

nante. Et nous sommes loin du temps où une jeune fille de milieu aisé ne se serait pas crue, jusque vers la trentaine, autorisée à aller à la messe, seule!

C'était il y a plus d'un demi-siècle que l'on pouvait, dans une maison de campagne, entendre le propos suivant : une vieille dame rendait visite à une autre, accompagnée de sa petite-fille âgée d'environ douze ans. Pendant que l'entretien se prolongeait, entrèrent deux tout jeunes collégiens que la maîtresse de maison présenta comme ses petits-fils.

— Ne croyez-vous pas, dit-elle, que nous pourrions envoyer ces enfants jouer dans le jardin?

— Y pensez-vous, ma chère, ce sont des garçons!

Si quelques jeunes hommes ou quelques jeunes filles éprouvent, ce qui n'est rien moins que certain, la curiosité de feuilleter ce livre, et tombent sur cette anecdote, ils s'écrieront : « Quels blagueurs! » Ils ne se doutent pas d'ailleurs de la parcimonie avec laquelle l'indépendance était mesurée à leurs parents.

**

La vie révèle une force d'évolution dont nul ne saurait contrarier le cours. Cependant une conciliation est à tenter entre les exigences du passé et les revendications du présent. C'est pour cela qu'en échange d'un effort de compréhension envers eux, nous demandons aux jeunes gens de conserver l'esprit de certaines lois permanentes de courtoisie.

On ne saurait assez leur recommander, par exemple, au bal, de se faire présenter aux parents des jeunes filles avec lesquelles ils dansent s'ils sont là, de ne pas délaissier complètement celles qui n'exercent point, au premier abord, la séduction des privilégiées du sort. Ici les lois du savoir-vivre auront à s'inspirer de la délicatesse.

CHAPITRE IV

QUELQUES CONSEILS AUX TIMIDES

Différentes sortes de timidité. — Les hommes en vue. — Les débutants. — Conseils pratiques. — Eloge d'une certaine timidité.

Il est un cas où, sans affectation, l'on compromet ce naturel que la politesse réclame, c'est celui de la timidité.

La timidité est une maladie de l'amour-propre qui paralyse la maîtrise de soi, et a pour résultat la perte de l'aisance. Ceux qui en sont affligés se croient, au moindre geste ou au moindre mot, un objet de raillerie implicite. Certains, plus ils s'imaginent compromis, plus ils se troublent. Ils cherchent alors à réparer les torts qu'ils s'attribuent par des paroles ou des gestes de plus en plus inconsidérés.

Les autres, frappés d'une espèce d'ankylose, ne s'expriment que par quelques monosyllabes. On les confond souvent avec les gens hautains, froids et distants, jusqu'au jour où l'on découvre, sous ce masque, une immense détresse nerveuse.

Souvent des princes et des hommes d'Etat se sont attiré ainsi une fausse réputation de hauteur.

Il y a une timidité incurable. On ne peut le nier. Plaignons-la. A tout prendre, n'est-elle pas plus sympathique qu'un excès de désinvolture?

Il y a cette timidité passagère, appelée familièrement le *trac*, une angoisse qui prend à la gorge au moment d'affronter le public, et qui, peu à peu, disparaît, quand on est entré en action. Bien des orateurs et acteurs célèbres ont avoué n'avoir jamais pu s'en défaire.

Enfin se présente la timidité moyenne, celle que nous appellerons la timidité du monde, dont beaucoup de personnes souffrent chaque fois qu'elles éveillent ou croient éveiller l'attention des autres. Telle est l'entrée dans un salon, soit pour des gens très jeunes, soit pour quiconque n'est pas un habitué de la maison. Regards! Silences! Rires qui ne vous concernent pas et dont on se croit l'objet!

Voici la mésaventure d'un malheureux jeune homme, telle qu'elle se reproduit à des centaines d'exemplaires.

Pour la première fois, il pénètre dans un bal où l'a convié une amie de ses parents. Il arrive de bonne heure. Elle l'accueille bien. S'imaginant qu'elle va s'occuper de lui toute la soirée, il lui confie ses appréhensions. Il se sent isolé, intimidé, dit-il! Vagues présentations! Un flot d'invités arrive. La maîtresse de maison, occupée à recevoir ses hôtes, perd de vue le catéchumène. Et le voilà errant, le regard brouillé, la gorge sèche! Pas un coin où se cacher!

Le moindre regard le cloue sur place.

Il se *décloue* avec effort, se fait bousculer par les couples dansants qui semblent le regarder de travers.

« Je vais mourir, se dit-il, si je ne parle pas tout de suite à quelqu'un. » Il aperçoit une jeune fille seule. Il va vers elle comme un noyé dont la main s'agite au-dessus de l'eau. Il ment maladroitement :

— Mademoiselle, je crois vous avoir été présenté.

Acerbe, elle répond :

— Puisque vous le croyez, je n'ai aucune raison d'en douter.

Danser? Non, c'est trop! Il l'emmène au buffet. Elle vient sans enthousiasme. Et là, par miracle, il réussit à accrocher quelques mots, lorsque tout à coup la maîtresse de maison l'aperçoit.

Alors, par-dessus le groupe brillant qui l'entoure, elle l'interpelle en haussant la voix :

— Eh bien, mon jeune ami, êtes-vous content? Vous n'êtes plus intimidé, je pense!

Et le plancher ne s'ouvrirait pas pour le faire disparaître? Et le plafond ne s'effondrerait pas?

Eh bien, contre cette sorte de timidité, osons proposer quelques remèdes. Ils ne sont pas infailibles, ils n'agissent pas à la minute ni au même degré sur tous les tempéraments, mais peuvent apporter quelque adoucissement à ce bizarre supplice.

Tâchons d'en mettre un peu pour tous les goûts.

Remède homéopathique. La timidité étant en grande partie un effet de l'imagination, on peut soigner l'imagination par elle-même.

Vous êtes au milieu d'une foule animée à laquelle pas un de vos gestes, pas une de vos expressions n'échappe. Et vous vous croyez le point de mire de toutes les plaisanteries. Représentez-vous dans un bois et promenez-vous les mains dans le dos en regardant les gens comme des arbres! Ou bien figurez-vous que vous assistez à une comédie que tout le monde vous joue, et dont vous êtes le seul spectateur!

Ou encore, soyez distrait. Appliquez-vous à suivre une idée qui n'ait aucun rapport avec le lieu où vous êtes. Tentez un effort de mémoire, essayez de vous réciter quelques vers ou de vous rappeler en détail une circonstance étrangère à celle où vous vous trouvez.

En résumé, demandez à votre imagination le changement complet du décor et l'oubli des personnes.

Cet état d'absence est, bien entendu, tout provisoire. Il

vous sert à mettre votre dignité à l'abri, pendant que vous retrouverez votre aisance.

Arrivera bientôt un moment où vous serez obligé de revenir de ce voyage imaginaire et de faire face aux impressions provisoirement écartées. Alors il faudra les dominer. Mais vous aurez obtenu de la détente et inconsciemment accoutumé votre être au milieu. On peut penser qu'une nouvelle attaque de timidité sera moins violente.

En tout cas, voici encore un moyen bien simple de diminuer par comparaison la gravité toute artificielle de ces sortes de situations.

Essayez de vous placer, pendant quelques instants, en face d'une situation beaucoup plus sérieusement grave, soit en l'inventant, soit, ce qui sera mieux, en vous remémorant une mésaventure que vous avez réellement traversée.

Et tout à coup écrivez-vous en vous-même :

— Mais non ! cela est faux ! ou cela est passé ! Tout va bien. Qu'est-ce donc qui me préoccupe ? Intimidé ? Ce n'est que ça ! Vraiment, j'exagérais.

Enfin, tout ce qui peut mettre de bonne humeur, combattra la timidité.

Rien ne communique de l'assurance comme la bonne humeur. Et puis, regardez autour de vous, cherchez la timidité chez les autres, observez ; et pendant ce temps votre propre timidité ne vous tracassera plus.

On peut l'atténuer, mais il n'est pas si facile de la faire totalement disparaître. Est-ce même souhaitable ? Un peu de timidité, c'est la grâce de la politesse. Et n'est-il pas bon qu'au fond du cœur humain il en reste toujours assez pour nous prémunir contre la suffisance et l'indiscrétion ? N'envions pas ceux que la timidité n'a jamais effleurés. Qu'est-ce qui les empêchera de devenir insupportables ?

Il en est d'elle comme de certains remèdes. A forte dose, ils tuent ; à dose légère, ils guérissent.